

Une affaire de famille

— Tu te souviens de Neil, n'est-ce pas, Vikky ?

Je suis assise sur le canapé de Mme Turner. Je lève les yeux. J'ai le chat des Turner sur les genoux, Sophie, et je caresse tendrement les oreilles dorées de Dusty, tranquillement allongé près de moi. Les Turner sont de vieux amis de la famille – une amitié née lorsque Mme Turner, qui était ma maîtresse quand j'avais huit ans, m'a punie pour bavardage et que ma mère et elle se sont rencontrées après l'école pour discuter de mon cas.

De ce scénario assez improbable est née une amitié et, petite, j'ai souvent joué au foot dans le jardin avec le garçon des Turner, Neil, pendant que nos mères buvaient un café. Mais Neil a quelques années de plus que moi, et cela fait un bon moment que je ne l'ai pas vu.

Depuis l'époque où il faisait encore le surveillant dans mon bus scolaire. Je garde le souvenir d'un garçon doux, gentil. Une fois, une fille s'est blessée et il s'est aussitôt proposé de la ramener chez elle. Un vrai tendre, mais depuis qu'il est passé au lycée, je ne l'ai presque pas recroisé.

C'est à peine si je le reconnais. À dix-huit ans, Neil Turner est un homme. Cet été de 1988, il débarque dans le salon en tenue de tennis, sportif, élancé, et j'ai l'impression que le soleil entre avec lui dans la pièce. Il a des cheveux bruns ébouriffés et un sourire malin qui fait briller ses yeux verts. Il me regarde, sur le canapé, et a l'air aussi étonné par ma transformation que moi par la sienne. J'ai seize ans, je ne suis plus la fillette empotée qu'il surveillait dans le bus. Mes cheveux bruns sont coupés au carré, j'ai des formes d'adolescente, et, pendant une ou deux secondes, nous nous observons avant que je ne baisse la tête et ne reporte mon attention sur les oreilles tombantes de Dusty. Mon cœur cogne dans ma poitrine. J'ai senti un lien, immédiat, peut-être un coup de foudre, d'une puissance déconcertante.

Dusty, lui, halète à côté de moi, sa langue rose pendant entre ses crocs, et j'ai l'impression qu'il m'encourage à chaque inspiration.

Néanmoins, s'il n'y avait pas mon petit frère, Nicholas, ce vague aperçu de Neil en tenue de tennis n'aurait sans doute pas eu de suite. Je viens d'obtenir mon diplôme de fin du secondaire, de longs mois d'un été paresseux s'ouvrent devant moi avec leur cortège

de grasses matinées. Mais je suis une sœur attentionnée, et je me lève tôt tous les matins pour accompagner Nicholas à l'arrêt de son car scolaire. Mon frère a quatre ans de moins que moi, et à cause de ses difficultés d'apprentissage, il fréquente une école spécialisée. Il n'a pas eu quelque diagnostic que ce soit – le suivi n'est pas aussi développé qu'aujourd'hui –, mais il a toujours eu beaucoup de mal à suivre à l'école et il a donc très tôt commencé à recevoir des soutiens spécialisés. Et il peut aussi compter sur mon aide ; c'est souvent moi qui l'oblige à faire ses devoirs, à se battre pour former les lettres et compter des additions. L'accompagner à son arrêt de bus est juste un autre moyen de l'aider.

Il se trouve que Neil a remarqué ma sortie quotidienne à l'arrêt de bus. Et donc, cet été-là, après que nous nous sommes revus dans le salon de ses parents, je m'aperçois soudain que son chien et lui font leur balade juste au moment où Nicolas et moi, nous sortons. On se tombe dessus en permanence. (Neil m'avouera plus tard qu'il a beaucoup marché en rond, littéralement, avec Dusty, pour pouvoir me croiser.)

Nos rencontres se déroulent toujours de la même façon. Dusty me saute dessus, avec sa queue qui frétille et la bave aux lèvres, comme un ami que je n'aurais pas revu depuis dix ans. C'est vraiment un chien adorable. Pour lui, le monde est plein d'amis qu'il n'a pas encore rencontrés, et chaque promenade est une occasion à saisir. Après l'avoir caressé, mes yeux remontent le long de la laisse attachée à

son collier, jusqu'à Neil qui attend que j'aie fini, un sourire timide aux lèvres. Alors, il me demande si j'ai envie de promener le chien avec lui. Je lui emboîte le pas, avec Dusty derrière nous. À force de faire des balades dans le petit village où nous habitons, Scraftoft, dans le Leicestershire, nous finissons par connaître le moindre chemin comme notre poche et nous discutons sans arrêt sous le soleil estival.

Le lien que j'ai ressenti dans le salon ne s'éteint pas, au contraire. C'était vraiment un coup de foudre ; il n'y a pas d'autre moyen de l'expliquer, c'est ce que j'éprouve. En parlant, nous nous rendons compte que nous avons les mêmes envies et les mêmes valeurs dans la vie. Et nous nous entendons très bien ; jamais une dispute. Quand on est séparés, on se manque comme des dingues – et quand quelqu'un vous manque à ce point, c'est un bon indice sur le fait que vous êtes amoureux. Pour moi, dès le moment où nous avons commencé à promener ce merveilleux chien, je ne me pose plus la question de savoir si nous devons rester ensemble ou non. C'est pour toujours. L'affaire est entendue, réglée.

Ainsi, pendant tout ce glorieux été, Neil me sort le soir, il me courtise à l'ancienne, et je le regarde jouer au tennis, au cricket ou à d'autres sports. Je lui parle de la formation que je dois faire en septembre : j'ai une place pour devenir assistante pédagogique, la première étape de la carrière que j'espère faire. Je ne sais qu'une chose : je veux travailler avec des enfants – j'adore être en contact avec eux, et le rôle

que j'ai joué auprès de mon frère n'est sans doute pas pour rien dans ma vocation.

De son côté, Neil m'a confié ses projets : il partira à l'Université de Leeds dès la rentrée pour étudier le génie électrique. Son cursus doit durer trois ans, ce qui me paraît une éternité, d'autant que Leeds n'est pas à côté de Scraftoft. Mais nous réussissons à prendre soin de notre relation. De temps à autre, je vais passer le week-end à Leeds et nous maintenons vivante la flamme de notre amour. Mais c'est dur et il me manque souvent énormément.

Un week-end d'hiver, dans les premiers mois de 1989, pendant le deuxième trimestre de sa première année, je lui rends visite une nouvelle fois. Comme tous les dimanches à cette époque, au moment de nous séparer, la soirée est triste. Je me tourne vers lui, un peu désespérée par la semaine de solitude qui m'attend.

— J'ai pas envie de rentrer !

Neil me regarde droit dans les yeux avec un air grave et, tout à coup, il dit :

— Épouse-moi, alors.

C'est une proposition faite sur une impulsion, à moitié en plaisantant, et nous n'allons pas plus loin – mais il a lancé des mots en l'air que j'ai presque l'impression de pouvoir saisir à pleines mains. Et je lui en reparle quelques jours plus tard, quand nous nous appelons. J'ai une boule au ventre.

— Tu étais sérieux ?

— Oui.

Sa réponse est terre à terre, comme toujours, avec lui.

Je prends une profonde inspiration.

— La réponse est oui.

Nous allons acheter des bagues dès le week-end suivant. J'ai dix-sept ans, ce qui semble tellement jeune aujourd'hui, mais je suis sûre de moi – et je n'ai jamais été sûre de rien, ni avant ni après. Il m'offre une superbe bague de fiançailles, un saphir bleu pâle cerclé de diamants, et, pendant tout le reste de son temps à Leeds, nous attendons de pouvoir nous marier. Pendant que Neil fait ses études, je suis ma formation initiale, puis une autre de deux ans en développement de l'enfant, comme je l'avais prévu. Nous obtenons nos diplômes la même année, en 1991, puis nous passons quatre semaines et demie de vacances en France, avec trois francs six sous.

Après l'été, notre emménagement coule de source. Et pour tout dire, ce n'est pas juste une décision financière ou liée uniquement à notre couple. Je viens d'une famille assez difficile : mon père est alcoolique. Il est dépressif, avec des tendances suicidaires. Neil est au courant de tout ce qui se passe chez moi et il se comporte toujours en protecteur vis-à-vis de moi, m'éloignant au maximum de la maison. À l'époque, la situation empire et je sais que Neil veut m'extraire de là. J'ai grandi avec ça ; donc, je me crois forte et résistante, mais il voit bien que je suis affectée. Nous sentons tous les deux qu'un endroit à nous serait un refuge, non seulement pour moi, mais aussi pour ma

mère et mon petit frère, si le besoin s'en faisait sentir. Emménager ensemble devient notre priorité.

Neil a été parrainé pendant son cursus universitaire par une entreprise d'informatique et d'électronique de Leicester qui, à la sortie de ses études, lui propose non seulement un travail, mais aussi une prime d'arrivée qui permettrait d'acheter une maison. À cheval donné, on ne regarde pas les dents, comme on dit. Le père de Neil nous aide à verser un acompte, mes parents nous achètent un lit, des amis nous offrent de la vaisselle et deux chaises. On nous gâte tellement qu'à la fin, on s'amuse à dire qu'on a emménagé dans une maison pour le prix d'un frigo d'occasion.

La maison a une baie vitrée en façade, trois chambres et elle a été bricolée sans grande conviction par le précédent propriétaire – autant dire qu'il faut reprendre pas mal de choses. Nous y posons nos valises à Noël 1991. Il fait un froid de canard dans la maison, il n'y a pas de chauffage, et les toilettes sont à l'extérieur. Nous devons nous asseoir sur le lit avec un séchoir à cheveux qu'on passe sur les draps pour les réchauffer. Il y a de la glace à l'intérieur des fenêtres. Mais c'est chez nous – notre première maison – et rien que pour ça, elle sera toujours spéciale.

Parce que la famille compte plus que tout pour moi, je me dis dès le début : *C'est soit un bébé, soit des chats*. Neil tranche : des chats, pour commencer. Deux petites minettes rousses, Meg et Taz, nous rejoignent à la maison. Elles sont sœurs, mais ça ne se voit pas à les regarder. Je crois que nous tombons

sur la plus petite et la plus grosse de la portée. Elles sont toutes les deux quasiment sauvages quand nous les récupérons – elles ont été abandonnées dans un refuge – et elles passent le plus clair de leur temps à se cacher sous la télé. Mais un jour où je ne suis pas à mon travail de puéricultrice, je prends le temps de les faire sortir de leur abri et de leur donner un peu d'amour, et je finis par les convaincre de se montrer moins farouches. À son retour, Neil les voit toutes les deux sur mes genoux, et à partir de là nous devenons inséparables.

Ces deux chattes sont complètement folles. Je dois prendre mon petit-déjeuner au milieu de la pièce parce que, si je m'installe contre le comptoir ou contre un mur, elles escaladent et sautent sur mes épaules pour s'y installer – et elles refusent de s'en aller quand je dois partir au travail. Neil et moi avons fait beaucoup de travaux dans la maison – abattre des murs, installer des toilettes à la place d'une chambre pour ne pas avoir à sortir, etc. – et Meg est sans cesse sur mes épaules pendant ce temps. Je perce des trous dans les murs en brique avec la perceuse dans une main et Meg sur mon épaule, comme un perroquet dans les films de pirates. Elles font un duo génial, toutes les deux : Meg sort chasser de gros papillons qu'elle rapporte à l'intérieur pour les montrer à sa sœur, qui avale promptement l'offrande avant d'envoyer Meg en chercher d'autres. Taz est toujours en train de manger. Elle devient si grosse à un moment donné que nous devons mettre une trappe de porte adaptée pour les

chiens afin qu'elle puisse entrer et sortir. Nous la mettons au régime, mais elle se met à explorer les environs et elle revient en sentant la nourriture pour chats : elle fait du gringue aux voisins ! Ah ! quelles chattes merveilleuses ! Comme Dusty vit chez les parents de Neil, il n'y a pas d'autres animaux domestiques chez nous et elles ont tout notre amour.

En janvier 1993, quelques mois après mes vingt et un ans, mon père s'est suicidé. Ce n'est pas une énorme surprise, mais ça fait un choc. Et cela veut dire qu'il n'est pas là, le 22 mai 1994, quand Neil et moi nous marions enfin. Nous voulions un petit mariage, mais mon père a toujours aimé les grosses réunions de famille, et nous finissons par trouver un compromis en prélevant une partie de son héritage pour avoir la journée qu'il désirait pour nous. Il disait toujours que son rêve était de m'emmener jusqu'à l'autel ; c'est ma mère qui m'y accompagne.

Juste avant notre mariage, je vais voir une voyante. Elle travaille dans le Yorkshire et ne sait rien sur nous ; pourtant, elle décrit ma robe de mariée dans les moindres détails – alors que seuls ma mère et moi l'avons vue – et elle me dit aussi :

— Votre père sera là.

Aujourd'hui encore, je crois qu'il était bel et bien là. Quand j'ai remonté l'allée de l'église du village de Scraftoft, avec ma robe crème et mon voile ivoire, sous les yeux de tous les amis qui s'étaient entassés sur les bancs, je crois qu'il était à mes côtés. Et je crois qu'il était aussi là quand moi et Neil, superbe

dans son gilet bordeaux et costume bleu marine, nous avons prononcé ses vœux dans la sacristie baignée de soleil. Je crois qu'il était là quand nous avons allumé un cierge pour lui, juste après la cérémonie. Toute la famille est réunie pour nous souhaiter ses vœux et c'est le jour le plus heureux de ma vie.

Neil et moi voulons une grande famille, nous en parlons souvent. Même si nous n'avons pas grandi avec de grosses fratries – Neil n'a qu'une sœur –, nous rêvons de bambins en pagaille. Pour moi, il faut que ce soit un nombre pair. Neil commence la négociation à cinq enfants et nous transigeons à quatre, ce qui est déjà ambitieux avant même d'avoir commencé...

Étant donné notre volonté, il n'est sans doute pas plus mal que je tombe enceinte comme cela arrive, à l'automne 1996. C'est une grossesse « oups ! », comme nous la baptisons (je prends la pilule, je n'ai que vingt-cinq ans et nous n'avons pas prévu d'avoir un premier enfant aussi tôt), mais dès le premier jour, nous sommes aux anges. On peut toujours réfléchir et se dire : *Mais on n'a pas l'argent, on n'a pas le temps, ce n'est pas le bon moment...* Là, nous n'avons plus notre mot à dire et c'est parfait. De leur côté, nos trois parents sont ravis de devenir grands-parents pour la première fois.

Pendant ma grossesse, je reste allongée sur le canapé le soir, et Taz se couche sur mon ventre arrondi, comme une couverture rousse bien chaude. Quand le bébé donne des coups de pied, elle saute et regarde mon ventre avec un air d'incompréhension.

sion. Et puis elle reprend sa place. Dès le départ, nous éprouvons tous énormément d'amour pour cette petite vie qui grandit en moi.

Notre fille, Lauren, naît le 13 août 1997 avec trois semaines de retard. L'accouchement n'est pas facile – il faut le provoquer, je passe une journée entière au travail, je subis la ventouse deux fois, et les forceps –, mais une fois que tout est fini, quand je tiens mon bébé dans mes bras, je me tourne vers Neil et je lui dis :

— Je suis prête à recommencer.

Il a l'air totalement ahuri par ma réaction, à vrai dire. Mais cela vaut tellement la peine. Elle est sortie de mon ventre en hurlant – pas étonnant avec ce qu'elle vient de vivre –, mais dès qu'ils la posent sur ma poitrine, je lui dis : « Allez, Lauren, ça suffit » et elle s'arrête de pleurer d'un coup. Elle se calme et dort douze heures d'affilée. J'ai presque l'impression de l'avoir entendue penser *Je reconnais cette voix* avant de se laisser aller contre moi.

Je me rappelle l'avoir longuement regardée, paisiblement allongée dans mes bras, dormir d'un sommeil lourd, lourd. Elle a une touffe de cheveux noir de jais, elle est magnifique. Je me souviens de lui avoir dit son nom : Lauren Turner. Nous l'avons choisi parce que c'était un nom qui dégageait de la force, d'après nous. On imagine une plaque avec ce nom sur la porte d'un bureau et on se dit : cette Lauren Turner, elle a l'air de quelqu'un capable de conquérir le monde. C'est ma petite fille, trois kilos deux cents grammes en tout.

J'adore être une mère. J'aime tout, dès le début. Comme Neil a changé de travail pour se lancer comme ingénieur informatique indépendant dans l'industrie aéronautique – ce qui double son revenu –, j'ai la chance après sa naissance de ne pas être obligée de retourner au travail et de pouvoir me consacrer entièrement à elle.

Avec ma formation de puéricultrice, je connais toutes les étapes de la croissance, et Lauren les franchit une à une, sans encombre. Elle est toujours en train de sourire et de gazouiller. Je lui parle tout le temps pendant que Taz s'enroule autour de mes jambes, fascinée par cette nouvelle petite créature. Meg, malheureusement, n'est plus parmi nous – elle a été tragiquement renversée par une voiture à l'âge de deux ans –, mais Taz, avec son gros bidon, offre une présence rassurante pour la nouvelle maman que je suis. Elle a l'air d'approuver sagement tout ce que je fais, et elle est toujours d'accord pour un câlin quand Lauren est au lit.

Au printemps de sa première année, je parle à mon bébé de la nouvelle maison dans laquelle nous allons emménager. Papa et moi, on est tombés amoureux, lui dis-je avec excitation, et je lui décris cette belle maison en brique rouge, avec quatre chambres, qui sera bientôt à nous. Nous nous y installons pour notre quatrième anniversaire de mariage. Elle se trouve de l'autre côté de Leicester, près du plus gros Marks & Spencer d'Europe. (Pas étonnant que nous en soyons tombés amoureux !)

Lauren continue à grandir dans la nouvelle maison. Elle parle tôt, et à dix-huit mois elle fait des phrases complètes. Elle est très bavarde – comme sa maman – et extrêmement indépendante. J’ai bientôt d’autres nouvelles pour elle : elle va avoir un petit frère avec qui jouer.

Joe est lui aussi un « oups ! », et là encore la surprise est la bienvenue. Il naît le 16 janvier 2000, alors que Laura a deux ans et demi. C’est un gros bébé rond de quatre kilos, avec une tignasse toute noire comme celle de Lauren à sa naissance. Et il a faim. Ah ! qu’est-ce qu’il mange ! Il n’arrête pas, et quand il ne mange pas, il crie. Ça n’a pas été un bébé facile, c’est le moins qu’on puisse dire.

Mais pour être honnête, je crois qu’il veut juste bouger. Parce que, dès qu’il a trois mois et qu’il commence à rouler comme il veut, il est beaucoup plus gai – et plus calme ! Quelques semaines plus tard, il rampe partout en mode commando et, une fois debout sur ses deux jambes, il est le plus heureux du monde. C’est un bébé très actif – il l’était déjà dans mon ventre, il bougeait sans cesse – et un de ses passe-temps préférés consiste à poursuivre le chat. Taz est docile ; elle supporte toutes ses attentions, même quand il lui prend la queue pour se chatouiller le visage. Joe grandit sans problème. Comme Lauren, il parle tôt. Je me souviens encore de son premier mot avec amusement, parce qu’il en dit long sur moi et sur la fierté que je mets à entretenir ma maison. Il ne dit pas « papa », « maman » ou « Lauren », non, il dit :

— As-pi-ra-teur.

Lauren occupe une grande place dans sa vie. Elle est une sœur aînée idéale, bienveillante avec son frère. Je peux laisser Joe sur un tapis de jeu pour aller chercher quelque chose en vitesse à l'étage. Lauren lui parle ou lui chante une comptine – elle est très douce. Aimante. Je me souviens que la crèche m'appelle un jour pour me parler d'un problème. Je m'inquiète, évidemment : qu'a-t-elle fait ? En fait, le problème, c'est que, si un enfant lui arrache un jouet des mains, elle dit :

— OK, tu peux le prendre.

Il faut lui apprendre à ne pas toujours laisser les autres passer avant elle.

À la naissance de Joe, Lauren a les cheveux bouclés et blond platine – ceux de Joe vont suivre le même chemin – et c'est la plus mignonne fillette qu'on puisse imaginer. Elle a appris à écrire et à dessiner extrêmement jeune et elle nous rédige des messages sur des post-it qu'elle colle sur la porte de notre chambre : *Je t'aime, maman* – des choses comme ça. Nous sommes une famille pleine d'amour.

À mesure que Joe grandit, je remarque qu'il recherche beaucoup le contact du regard. Il prend mon visage entre ses mains quand il veut me parler – et il fait la même chose aux autres, aussi. La sœur de Neil, Helen, me dit même :

— Il regarde toujours droit dans les yeux. On a l'impression qu'il veut voir au fond de notre âme.

Joe est très demandeur de câlins ; il en a un besoin

presque physique. Assis dans sa poussette, il dit « Je veux un câlin », et il faut lui en donner un sur-le-champ. Une fois satisfait, il dit « Je me sens mieux, maintenant », et la journée peut se poursuivre.

Le seul nuage dans nos vies, c'est que le travail de Neil l'oblige à être souvent en déplacement et pendant de longues périodes. Comme le premier été où nous sommes tombés amoureux, il me manque énormément chaque fois que nous sommes séparés. Et, bien sûr, aux enfants aussi. Un soir, la situation me revient en pleine tête alors que je passe avec Lauren et Joe devant une usine. Le parking est désert et Lauren se tourne vers moi, l'air interrogateur, pour me demander :

— Où sont les gens qui travaillent ?

— Ils sont rentrés chez eux.

— Pourquoi ?

— C'est ce que font les gens une fois le travail terminé.

Elle me regarde, interloquée, avec ses petits yeux verts pleins d'intelligence :

— Moi, mon papa, il rentre pas.

Hum, que puis-je lui dire ?

Nous commençons à chercher une maison quelque part entre Leicester, où vivent les grands-parents des enfants, et le travail de Neil, basé à l'aéroport Heathrow. La réponse a pour nom Bicester, et nous prenons un gros emprunt pour une belle maison de cinq chambres. Nous y emménageons en septembre 2001. L'avenir semble rose. Mais dix jours plus tard,

à cause des attentats du 11 septembre, Neil perd son boulot.

C'est une époque stressante, pour dire le moins. En plus de notre horreur et du choc après ce qui s'est passé aux États-Unis, les enfants ont tous les deux la varicelle, Lauren n'a pas été prise dans l'école que nous voulons, nous sommes financièrement aux abois et les jours passent sans que Neil retrouve un emploi. Pour ne rien arranger, alors que nous avons souvent vécu séparés les dernières années, nous nous retrouvons tout à coup l'un sur l'autre dans une situation tendue, qui amplifie le stress. Je retourne travailler, faisant d'abord quelques remplacements dans une école, puis enchaînant de manière plus régulière. À bien des égards, c'est un moment critique pour la famille, qui risquait de se disloquer. Mais nous survivons. Au bout de six mois très difficiles, Neil réussit à retrouver un travail, et lentement mais sûrement, notre sort commence à s'améliorer.

Pendant que nous nous battions pour repartir du bon pied, nos projets d'agrandissement familial sont bien sûr restés sur pause. Mais, alors que Noël 2003 approche, je me sens assez confiante pour l'aborder à nouveau avec Neil. Un soir que nous sommes tous les quatre à table et que Lauren et Joe pépient joyeusement entre eux, je me tourne vers Neil et je lui demande :

— Tu crois qu'on pourrait en faire un autre ?

Mon mari pose ses beaux yeux verts sur nos deux petits anges. Il ne peut pas réprimer le sourire

qui naît sur ses lèvres. Il me regarde dans un élan d'amour et répond :

— Comment dire non ? Comment n'en voudrais-je pas un autre comme eux ?

J'arrête la pilule le soir même. Deux semaines plus tard, j'accompagne Neil à la fête de Noël de son entreprise et, encore deux semaines plus tard, je découvre que je suis enceinte.

Toby Turner va venir au monde.